

Zone de turbulences

Scène 1

Dans un avion en direction de New York.

ROLAND RUIZ — Je vous trouve bien silencieuse, ce soir. Vous ne m'avez pas accordé la moindre parole depuis que nous avons décollé. Êtes-vous malade ?

BETTINA DI SPERANZA (*le visage tourné vers le hublot*) — Ne vous inquiétez pas, je me sens très bien. La cause de mon silence n'est pas une quelconque nausée. Ce n'est après tout pas la première fois que je voyage en avion...

ROLAND RUIZ — Alors qu'avez-vous donc très chère ? Quelles sont les raisons de cette mine si soucieuse que vous affichez sur votre joli minois depuis notre départ de Paris ? N'êtes-vous pas heureuse de vous rendre à New York... avec moi (*il lui fait un clin d'œil*). Puis-je vous être utile de quelque façon que ce soit ? Vous savez que vous pouvez absolument tout me demander...

BETTINA DI SPERANZA (*elle se tourne vers Roland Ruiz*) — Bien sûr que je me réjouis de bientôt pouvoir déambuler dans les rues de cette merveilleuse ville. Si vous saviez comme j'en rêvais....

Une hôtesse passe et s'approche d'eux en poussant une tablette sur laquelle sont posées diverses boissons.

L'HÔTESSE — Souhaitez-vous boire quelque chose ? Jus de fruits ? Thé ? Café ?

ROLAND RUIZ — Non merci, ça ira. J'ai tout ce qu'il me faut. (*Il sourit et fait un clin d'œil en direction de Bettina.*)

L'hôtesse acquiesce de la tête et s'éloigne

BETTINA DI SPERANZA — Quand vous dites que je peux tout vous demander... Hum... Est-ce vraiment... tout ? (*Elle cligne exagérément des paupières.*)

ROLAND RUIZ (*il prend la main de Bettina*) — Voyons, depuis combien de temps nous connaissons-nous, hein ? Ne sommes-nous pas plus que des collègues ? (*Il lâche la main de Bettina et la glisse doucement le long de sa cuisse.*) Alors, allez-y...

Bettina se lève brutalement. Elle se faufile hors de la rangée de sièges.

BETTINA DI SPERANZA — Euh... (*Elle bouscule l'hôtesse et manque de trébucher.*) Excusez-moi... toi... toilettes.

Bettina di Speranza se précipite aux toilettes. Elle claque la porte et s'assoit sur la cuvette des W.-C. Elle se prend la tête entre les mains. Un haut de cœur la saisit.

BETTINA DI SPERANZA — Pas malade, pas malade, tu parles ! (*Elle se lève, tape rageusement du pied gauche sur le lino.*) Bien sûr que je suis malade ! (*Elle se met à faire les cent pas.*) C'est vous qui me rendez malade, mon très cher Monsieur Ruiz ! Vous et vous seul ! Et cela depuis des années ! Vos manières sirupeuses, votre façon de me parler avec votre accent à la Julio Iglesias me rendent littéralement verte de rage ! Votre regard sur moi plein de gourmandise perverse, vos mains se baladant sur mes cuisses, vos tapes sur mes fesses, tous ces gestes qui ne font glousser que vous, me révulsent ! De plus, j'en ai assez que vous vous adressiez à moi en arborant votre sourire mielleux à chaque fois que vous vous apprêtez à me refourguer vos dossiers les plus urgents, évidemment à traiter sous vingt-quatre heures, afin que vous puissiez vous adonner à vos passe-temps favoris avec ces...

Une violente secousse fait trembler l'avion. Bettina se retrouve projetée contre la cuvette des W.-C., les quatre fers en l'air. On entend les cris de panique des passagers.

BETTINA DI SPERANZA — Bon Dieu de bonsoir, qu'est-ce qu'...

LA VOIX DU COMMANDANT DE BORD — Mesdames et messieurs, nous traversons actuellement une zone de turbulences. Veuillez donc rester à vos places et attacher vos ceintures de sécurité.

Bettina s'agrippe aux rebords de la cuvette et tente de se relever en grognant.

BETTINA DI SPERANZA (*en grognant*) — Il ne manquait plus que cela... (*Une deuxième secousse la projette une nouvelle fois à terre.*) En voilà une posture qui vous plairait, mon cher Roland ! Oh oui, avouez que vous adoreriez me voir agenouillée ainsi à vos pieds. (*Elle essuie un filet de bave ayant coulé le long de son menton.*) Quoi que... n'est-ce pas ce que j'ai fait en quelque sorte durant ces dix dernières années. N'ai-je pas été ce que l'on pourrait nommer une femme soumise ?! N'ai-je pas assouvi le moindre de vos caprices ? N'ai-je pas répondu à toutes vos attentes ? (*Les secousses perdent en intensité. Bettina rampe jusqu'à la cuvette et s'y hisse. Elle s'assoit, époussette ses vêtements.*) Voilà qui est mieux... Où en étais-je ? Ah oui, voilà... vos fameuses attentes ! Celles qui ne sont stipulées dans aucun contrat et que je me suis pourtant toujours efforcée de satisfaire. Et je ne parle pas cette fois-ci de celles pour qui j'ai sacrifié weekends et soirées... impayés, cela va sans dire. Après tout, quoi de plus normal quand on est l'assistante personnelle du directeur de la plus grosse boîte pharmaceutique d'Europe que de consacrer sa vie à son job, n'est-ce pas ? Les vacances aux Sables-d'Olonne, les weekends en amoureux, les soirées entre amis autour d'un rami ne sont que des futilités réservées au commun des mortels, n'est-ce pas monsieur le *big boss* d'IBVKM Entreprise ? Par contre, rien de plus normal que ces parties de mini-golf auxquelles vous m'avez conviée à diverses reprises. Sans oublier toutes ces bimbois qui défilent constamment dans votre bureau et que vous aimez entraîner avec vous dans les placards à balais de l'entreprise. Si au moins ces filles avec qui vous semblez tant vous amuser étaient majeures... Bref chacun son *kif* comme dirait la jeunesse actuelle... et pour la fréquenter, vous la fréquentez la jeunesse, c'est le moins que l'on puisse dire... Non, je veux plutôt parler de ces services rendus qui m'ont fait perdre non seulement le respect de moi-même, mais également mon âme... Alors, certes, l'argent ne répare pas tout, mais...

Des coups retentissent à la porte. Bettina sursaute.

ROLAND RUIZ (*derrière la porte*) — Bettina, Bettina !!! C'est moi, Roland ! Vous m'entendez ? Est-ce que tout va bien ?

BETTINA DI SPERENZA — Oui, oui, ne vous inquiétez pas ! J'ai juste été un peu... hum... secouée ! (*Elle se lève, réajuste ses vêtements.*) J'en ai deux pour minutes ! (*Elle se regarde dans le miroir accroché au mur de droite.*)

ROLAND RUIZ — Bien, mais ne tardez pas trop. Nous atterrissons dans moins d'une heure ! Et avant que nous ne soyons interrompus, vous vouliez me parler de quelque chose qui avait l'air particulièrement important à vos yeux.

BETTINA DI SPERENZA (*elle prend une grande inspiration*) — Oui, oui, justement ! (*Dans un murmure à peine audible.*) Mon Dieu, mon Dieu qu'est-ce que je m'apprête à faire... (*Elle regarde autour d'elle d'un air paniqué*) Qu'est-ce que...

ROLAND RUIZ — Que dites-vous ?

BETTINA DI SPERENZA — Non, non, rien ! Je disais seulement satanée turbulence. (*Elle ouvre en grand la porte. Elle se tient devant lui.*) Me voilà ! (*Elle sourit.*)

Le tonnerre éclate. Bettina di Sperenza et Roland Ruiz sursautent.

ROLAND RUIZ — Je ne peux que vous approuver ! Eh bien, eh bien ! (*Il la regarde de haut en bas.*) Êtes-vous prête ? Pouvons-nous regagner nos places ? Mais avant, voulez-vous que j'aie voir l'hôtesse afin de nous servir un petit remontant ? Seriez-vous, par hasard, tentée par un verre de bourbon ?

BETTINA DI SPERENZA (*elle sourit*) — Ce ne serait pas de refus, merci.

ROLAND RUIZ (*il sourit à son tour*) — J'y vais. Installez-vous confortablement.

Un deuxième coup de tonnerre éclate. L'avion vibre.

ROLAND RUIZ — N'ayez crainte, ce n'est qu'un simple orage. Je reviens immédiatement.

Il s'éloigne d'un pas rapide vers l'arrière de l'avion.

BETTINA DI SPERENZA (*dans un grognement*) — N'ayez crainte, n'ayez crainte. (*Elle lève les yeux au ciel.*) Comme si j'avais peur d'un malheureux éclair. C'est plutôt de vous que j'ai peur... de vos magouilles... de vos combines que je ne cesse de couvrir... Si seulement j'avais au moins... une compensation ... de quoi me payer le meilleur thérapeute – faute de pouvoir m'offrir une nouvelle conscience – ou alors des tonnes d'anti-vomitifs. (*Elle part d'un rire hystérique.*) C'est quand même un comble de participer à la conception de pilules et autres substances miracles, mais de ne pouvoir s'en payer soi-même ! (*Elle rit de plus en plus fort.*)

Une hôtesse passe devant elle et lui lance un regard surpris.

L'HÔTESSE — Tout va bien, mademoiselle ? Avez-vous besoin de quelque chose ?

BETTINA DI SPERENZA (*elle sourit et s'essuie les yeux*) — Oui, oui, merci, ça ira !

L'HÔTESSE — Bien. Comme vous voudrez, mademoiselle !

L'hôtesse hoche la tête et s'éloigne.

BETTINA DI SPERENZA (*encore dans un grognement*) — Voilà que je me mets à parler toute seule. Je vais vraiment finir par passer pour une folle. (*Elle retourne à l'intérieur de la cabine des W.-C., puis ferme à moitié la porte derrière elle, avant de se placer devant le miroir.*) Quoique pour avoir accepté de garder durant tout ce temps le silence au prix d'une simple paie de secrétaire... Peut-être devrais-je insister sur ce point... oui, c'est que je vais faire. Il faut que les choses changent. (*Elle se recoiffe avec les doigts.*) Sinon...

Roland Ruiz apparaît derrière elle, deux verres à la main.

ROLAND RUIZ — Encore ici ? Inutile de vous pomponner de la sorte, voyons ! Vous êtes déjà très belle ! Vous l'avais-je déjà dit, au fait ?

BETTINA DI SPERENZA (*mal à l'aise*) — Merci.

ROLAND RUIZ — Mais à qui parliez-vous, dites-moi ? J'ai cru entendre votre voix...

BETTINA DI SPERENZA — Euh... à personne, voyons... je... je réfléchissais... à....

Roland Ruiz s'approche de Bettina tandis qu'elle recule. Elle se cogne le dos contre le lavabo.

ROLAND RUIZ — Vous réfléchissiez à ce que vouliez me demander tout à l'heure. Est-ce cela ? Eh bien, allez-y, parlons-en ici puisque vous avez l'air d'apprécier tout particulièrement ces toilettes. (*Il glousse.*) Qu'avez-vous sur le cœur qui vous préoccupe tant ? (*Il s'approche un peu plus près d'elle, puis passe une main sur le visage de Bettina.*) Vous n'avez pas besoin de faire tant de manières avec moi. (*Il sourit.*)

BETTINA DI SPERENZA (*elle arrache le verre de bourbon des mains de Roland et vide son contenu d'un trait*) — Vous avez raison ! Alors voilà, comme vous l'avez dit vous-même tout à l'heure, je travaille pour vous depuis un bon nombre d'années. Et sans vouloir me vanter, vous avez toujours pu compter sur moi, même dans les situations les plus compliquées et délicates...

L'avion est pris de violentes secousses. Des hurlements de panique retentissent.

ROLAND RUIZ — Bon sang, mais que se passe-t-il ?

Bettina et Roland tombent à terre. Du bruit de verre cassé retentit.

ROLAND RUIZ (il est allongé sur Bettina) — Bettina... Bettina ? (*Il la secoue, lui tourne doucement la tête. Un éclat de verre dépasse du front de Bettina.*)

Scène 2

Dans une rue sombre et déserte de New York.

JOHNNY BLOSSOM (*il marche d'un pas hésitant et marmonne*) — Après toutes ces heures supplémentaires impayées, tous ces extras que j'ai accepté d'accomplir, notamment les soirs de Noël et de Nouvel An... D'ailleurs, si je n'avais pas dû passer autant de temps au restaurant, peut-être n'aurais-je pas de divorce à payer à l'heure qui l'est. Sans compter les innombrables fois où je l'ai aidé

à régler ses problèmes de fournisseurs... Non, il me doit bien cette augmentation, vraiment... 20% au moins. *(Il donne un coup de pied dans un caillou.)* Et s'il refuse, eh bien il ne lui restera plus qu'à se trouver un autre larbin. *(Il glisse sur une crotte de chien et regarde la semelle de sa chaussure).* C'est pas vrai ! Quelle poisse !!!

Une immense détonation brise le silence.

JOHNNY BLOSSOM *(il s'arrête de marcher et lève la tête)* — Mais qu'est-ce que... ?

Au-dessus de lui un Boeing 745 traverse la nuit. Des centaines de valises tombent de la soute à bagage ouverte de l'avion.

JOHNNY BLOSSOM *(il fait un bond sur le côté afin d'éviter une des valises manquant de l'assommer)* — *Madre mia ! (Il s'approche de la valise la plus proche, s'agenouille et l'ouvre. Elle est remplie de billets de banque. Il en sort une poignée.)* Eh bien, finalement, je crois que j'ai eue mon augmentation *(Il sourit et tourne son visage vers le ciel.)*